Vivre à Lorgues

JOURNAL COMMUNAL

La vido vidanto à Lorgue

n° 136 2e trimestre 2018

Le mot du maire

CLAUDE ALEMAGNA

Toutes les cités, tous les villages, depuis l'apparition de l'homme, ont été édifiés à proximité d'une ressource en eau. Les fontaines depuis leur existence coulaient abondement et en permanence aux quatre coins de la ville.

A la construction des premiers remparts, le village, aujourd'hui centre historique, devait recenser entre 600 et 1000 habitants. A la Révolution, la population était de 5500 habitants et 2500 habitants au lendemain de la première guerre mondiale. Désormais nous sommes plus de 10 000 Lorguaises et Lorguais avec des besoins bien différents et des ressources naturelles en eau identiques variant au gré des cycles et aléas climatiques. Si les fontaines servaient à la consommation publique, aujourd'hui elles sont devenues des éléments de décor remarquables et mémoire du passé.

Le développement démographique, les besoins considérables des ménages, des milieux professionnels industriels et agricoles, le changement de nos mode vie (des besoins quotidiens dont nous ne pouvons plus nous passer : hygiène du corps, l'utilisation en matière de propreté et de salubrité : douches, bains, machines à laver le linge et la vaisselle, les piscines, l'arrosage automatique, etc.) ont eu raison de nos ressources naturelles en eau abondantes que nous devons à présent gérer, économiser et préserver en les mettant à l'abri de toute pollution.

Beaucoup, nostalgiques ou pas, regrettent cette eau insaisissable qui inlassablement joue avec les rayons du soleil en transparence qui se reflètent sur le bord des ruisseaux de pierres grises.

Nous pouvons nous priver de nourriture pendant plusieurs semaines mais nous ne pouvons pas nous priver d'eau plus de 3 jours sans mettre notre santé en péril. Le corps humain est constitué principalement d'eau : 65% dans un organisme adulte. L'eau est source de vie.

L'eau est une ressource qui se raréfie et le besoin est grandissant. La bonne gestion de l'eau est donc devenue un enjeu majeur de développement durable. C'est la raison pour laquelle nous devons économiser l'eau de nos fontaines et de nos arrosages publics, comme chacun aussi doit le faire au sein de son foyer.

Mais économiser l'eau ne sera pas suffisant pour accompagner le développement démographique et économique de la commune. Pour assurer les besoins de chacun et garantir à tous une qualité de service, nous allons construire un nouveau forage avec un nouveau réservoir de stockage.

sommaire

- **LE MOT DU MAIRE** p. 1
- **BZZZ OUPS** Onomatopia. p. 2,3,4
- **CITE SCOLAIRE** Le conseil des Sages. p. 5
- **PROVENCE** Qui était Frédéric Mistral ?. p. 6,7,8,9
- **HISTOIRE** Sur les traces d'Antoine Maximin Allongue : cuisinier des Romanov. p. 10,11
- **PATRIMOINE** Les couleurs de Notre-Dame de Benva. p. 12,13,14
- **NOSTALGIE** Mon Lorgues en 1960. p. 15
- **PORTRAIT** Jean-Michel Sorasso. p. 16,17,18,19
- **BENEVOLAT** La cascade du moulin du milieu : une renaissance annoncé. p. 20
- **ARCHITECTURE** L'abbaye du Thoronet : au-delà de la célèbrité. p. 21
- **FABLE** L'agneau qui ne voulait pas être un mouton. p. 22
- **MEDECINE** La saga de l'aspirine. p. 23
- **Mots-croisés.** p. 23
- **Adresses utiles.** p. 24

onomo

Bonjour, cher lecteur. Je peux vous tutoyer ? Oui ? Merci, ce sera plus facile pour te parler.
Moi, c'est Bastien. J'ai 13 ans et je suis en 4e au collège Thomas Edison, à Lorgues.
Et si je t'écris actuellement, c'est pour te raconter une aventure singulière que j'ai vécue moi-même.
J'en suis même un peu le « héros ». Mais bon, je te laisse t'installer confortablement et je commence mon histoire.

Laisse-moi d'abord me présenter. Tu sais mon nom et mon âge, mais c'est tout ! Pour faire vite, je vis dans une HLM à Lorgues avec ma mère et mes deux petites sœurs. Mes parents sont séparés, et je ne peux voir mon père que pendant les vacances d'été, car il est « businessman » aux Etats-Unis. C'est le chef d'une grande entreprise pharmaceutique. Il a mieux réussi que ma mère, mais c'est elle qui a voulu divorcer. J'ai aussi un grand-frère qui fait des études de médecine (il est en train de rédiger une thèse). Il habite chez mon père sauf pendant les vacances d'été où il vient voir ma mère. On ne se voit donc jamais. Avant le divorce, on était très proche. Tous les deux, nous sommes asthmatiques depuis notre enfance. Au début ce n'est pas facile de toujours trimbaler avec nous de la « Ventoline » mais maintenant c'est bon, j'ai pris l'habitude et je n'y fais même plus attention. J'essaie d'anticiper chaque crise. Je fais du ping-pong au collège et du tir à l'arc. L'arc, c'est ma passion. J'en fais depuis tout petit et c'est mon père qui m'a appris. Au collège, je suis un élève moyen. Je tourne un peu au-dessus de la moyenne, selon les matières. Mais c'est en physique que je suis le plus fort !

Cette année, je vais au club théâtre de Mme Gaurinsgob qui est aussi ma prof. de français. Je te laisse juger de la beauté de son nom, mais moi je le trouve tout simplement affreux ! Bref, elle me fait faire du théâtre ainsi qu'à quatre autres collégiens qui se sont inscrits. Je ne les qualifie pas d'«amis» car je ne pense pas être le leur. Pour être honnête, je n'ai pas beaucoup d'amis, voire pas du tout. Je ne sais pas pourquoi, c'est comme ça. Mais ne me prends pas en pitié, j'ai eu le temps de m'habituer à la solitude.

Aujourd'hui, c'est la première séance et on est tous là : Eliott, Jonathan, Alix, Alexis, moi et surtout Mme Gaurinsgob, qui est en train de nous placer sur la scène. J'ai bien pensé à prendre ma « Ventoline » avant le début du cours car devant les autres, je suis susceptible d'avoir le trac. Nous sommes tous en rond et nous devons nous lancer un ballon imaginaire en prononçant différentes onomatopées selon à qui on l'envoie : « SHEBAM », « WIZZ », « BOMP », d'après la chanson « Comic Strip » de Serge Gainsbourg. Au début, tout le monde trouve ça très bizarre et personne n'ose vraiment prononcer ces mots étranges. Mais après, chacun se prend au jeu, et on finit par dire ces onomatopées presque naturellement. Carrément naturellement, même. Trop naturellement. On ne s'arrête plus. Les mots s'enchaînent les uns après les autres, sans interruption. Tous les élèves semblent hypnotisés par la chanson de Serge Gainsbourg, tout le monde, sauf moi ! Moi, mon esprit est ailleurs, loin, je pense à mon frère, aux USA, et j'espère qu'il pense à moi. Quant aux quatre autres, ils sont toujours empêtrés dans leurs onomatopées : « clac ; la, la, la ; erf ; miam miam ; euh ; na na ni ; tagada tagada tagada…»

Après notre séance d'onomatopées avec Mme Gaurinsgob, nous sortons en titubant de la salle de théâtre et Eliott, Jonathan, Alix et Alexis continuent à parler entre eux avec les onomatopées. Ils sortent dans la cour et commencent à discuter avec leurs copains :

« CLAC PLAF BOUM PLOUF HA
-Quoi, qu'est-ce que tu dis ?
-PAN ZIM HIHIHI MIAM
-Ah, tu me…me fais unnnnne blagg…gggue !?
-ARK BZZZ CRAC FLOUSHHH
-Mais HAN qu'est-ce HIPS qui MHEUH'arrrrrrive ???????
-TOC URF VROUM YEP
-ZZZ WOUF AÏE OUIN ».

Et là, il se passe quelque chose d'extraordinaire : juste après qu'Alexis ait parlé à son copain, celui-ci aussi se met à utiliser des onomatopées pour s'exprimer, comme si ce phénomène était contagieux. Mais le plus étonnant reste encore à venir…

Un onomatopien (si tu me permets de les

atopia

EPISODE 1

appeler comme cela) envoie un message à un autre élève et lorsque celui-ci reçoit le SMS rempli d'onomatopées, il est aussi touché par la maladie !
Il faut se rendre à l'évidence : la maladie est contagieuse et elle peut être transmise par la parole et par les textos. Pour ma part, je me sens assez à l'abri : le phénomène ne me touche pas par la parole et je n'ai pas de portable. Mais bon, bientôt, je vais être le seul élève du collège à parler encore le français. Déjà, on n'entend plus que des onomatopiens dans la cour.
Des surveillants arrivent en entendant des onomotopiens discuter. Ah, ils partent chez le CPE, car le surveillant a cru que les deux élèves se moquaient de lui. Ça commence à être la pagaille. Personne ne comprend ce qu'il se passe. Il doit y avoir 50 élèves dans la salle d'attente de l'infirmerie qui veulent savoir pourquoi parlent-ils si bizarrement ?.
Ça y est, la récréation est finie. Tout le monde doit retourner en cours. Je me demande comment cela va se passer avec les professeurs.
Arrive le moment que je craignais le plus : le cours d'histoire ! Que nous réserve donc ce virus qui sème déjà la zizanie? Que va-t-il bien pouvoir se passer durant cette heure de classe avec une professeure « normale » face à des élèves « malades » ?
Ça y-est, la professeure fait l'appel ; je m'attends au pire…
« Alain ?
-TCHILING.
-Alix?
-TCHILING.
-Fichtre, qu'entends-je?
-GROUM FLOC !!
-Alix ! Votre carnet sur mon bureau immédiatement !
-BLOK CLOM PLOUK ?
-Diantre ! Ce langage n'est guère approprié en classe. Puisque vous insistez, ce sera deux heures de travaux forr... euh… je voulais dire de travaux d'intérêts généraux bien sûr. »
Et là un vacarme épouvantable éclate dans la salle de classe :
« FLOC GROUM BOUM PLOC.
-MOUK MOUK MOUK !!!
-BAM CLANG CLAC
-Wow wow wow… Bigre, quel tohu-bohu ! Je vous somme de vous taire !!! INTERRO SURPRISE ! »
La professeure, Mme Cholopon, distribue les copies frénétiquement et elle passe, telle une tornade, dans les rangs. Elle a le temps de se rendre compte que l'écriture de ses élèves est toute aussi hasardeuse que leur langage. Elle s'arrête brusquement : « Est-ce une conspiration anti-Cholopon », se dit-elle, désorientée ? Mme Cholopon s'installe à son bureau, réfléchit ●●●

et tente de prendre du recul. Après trois minutes de réflexion, la professeure décide d'appeler l'infirmière :
« BIP… BIP… BIP… Infirmerie du collège Thomas Édison de Lorgues, j'écoute ?
-Allô, ici Mme Cholopon. Pouvez vous passer en salle 207 ? Je me trouve actuellement face à une situation totalement étrange… Mes élèves prononcent des choses bizarres !
-Ne vous inquiétez pas, ce doit être une blablatite aiguë… J'arrive tout de suite !
-Bien, je vous attends avec impatience afin que vous vous rendiez compte par vous-même.
-À tout de suite.
-Faîtes vite ! »
Dès que l'infirmière arrive dans la salle de classe pour régler le problème, elle comprend que c'est bien plus qu'une simple élocutite.
« Bonjour les enfants ; alors, que se passe-t-il ?
-BLOUP CRAC MIAOU.
-Oh ! Effectivement, il y a un gros problème ! Bon je vais voir ce que je peux faire mais je ne garantis rien… »
L'infirmière nous examine sous toutes les coutures sans rien trouver d'intéressant. Avant de s'en aller de la salle de classe, elle souffle à Mme Cholopon :
« Madame, il me semble que cela est bien plus grave qu'une prononciatite carabinée ! Et je peux vous affirmer avec certitude que vos élèves ne jouent pas la comédie. Je crois bien que tout le collège est touché par le phénomène, car dans le couloir j'ai entendu d'autres classes parler ainsi… Il faut en référer à la Direction le plus rapidement possible pour pouvoir faire intervenir des spécialistes. »
Elle s'en va d'un pas rapide et la classe reste sans bruit jusqu'à la sonnerie.
La professeure ramasse les copies, les regarde avec des gros yeux et murmure :
« Il faut vraiment faire quelque chose »
L'infirmière a raison, il faut faire intervenir des gens plus compétents, des scientifiques, des savants. C'est alors qu'une idée me vient : pourquoi ne pas appeler à l'aide mon père et mon grand-frère ? Après tout, ils sont du milieu de la médecine ! Eux sauront peut-être faire quelque chose. Je me promets d'en parler au plus vite au principal du collège.
Le lendemain matin, je vois Mme Cholopon se diriger toute excitée vers la salle des professeurs, une grosse pile de papiers sous le bras.
Elle semble ne pas avoir dormi de la nuit : les cheveux en pétard, des gros cernes sous les yeux. Je me dirige vers la fenêtre qui donne sur la salle des professeurs et je vois ma professeure d'histoire montrer son travail à ses collègues en parlant très vite. J'entrouvre la fenêtre pour écouter ce qui se dit :
« Venez, venez tous. J'ai trouvé la solution ! En écoutant mes élèves bafouiller hier, j'ai réussi à créer un dictionnairrre des onnnommatopppppéesss…… Je vvvais vouuus montrrrerrr commment il se lit… mmmais qu'est-ce qu'il m'arrrrrive ?!?!?! »
Mince, pile au moment où elle allait dévoiler la solution à tous nos problèmes, elle aussi se retrouve contaminée.
Les professeurs ouvrent le précieux dictionnaire mais ils ne parviennent pas à déchiffrer le charabia qui y est écrit. Il faut dire que Mme Cholopon n'écrit pas très bien, alors avec des onomatopées !
Maintenant, je suis le seul élève rescapé. Dire que j'étais déjà seul avant, alors maintenant la solitude au milieu des onomatopiens me paraît infiniment plus grande !
Je n'ai plus qu'une seule chose à faire : aller prévenir au plus vite le principal, mon père et mon frère pour qu'ils puissent intervenir.
J'ai l'impression que rien ne va s'arranger…

A suivre…

L'équipe des rédacteurs du feuilleton « Onomatopia »
Fischer Grégoire 4°C
DeMongolfier Julien 4°C
Mazzocchi Clément 3°D
Blanquet Pierre 3°A
Mazzocchi Benjamin 6°C
Alcazar Maxence 4eA
Beka Kylian 4eC (illustrateur)
Louis Truc 6eA
Tiago Carvalho 6eA
Collumeau Iris 4eE
Valentin Maunier 4ec
Sacha D'inguimbert 4ec
Léo Lantrua 4ec
Sous la direction de Monsieur Tosi conseiller principal d'éducation et Mme Garino-Revert professeur de Français au collège Edison de Lorgues.

Le conseil des Sages

Le conseil des Sages est l'aboutissement d'une action entreprise il y a deux ans par M. Fabrice Tosi, conseiller principal d'éducation, et le CVC (Conseil de Vie Collégien) autour du lien intergénérationnel en collaboration avec :
- Le collectif « Le Var en marche pour ses aînés », représenté par Mme Clara Wajs,
- L'association des amis de Saint-Ferréol-Patrimoine (ASFVL) , représentée par Mme Sabine Grouiller, présidente, et M. Jean-François Humblot,
- L'amicale des anciens élèves du Lycée, représentée par M. Roger Gueit, président,
- L'association AGIR ABC représentée par M. Gaud,
- La municipalité représentée par Mme Dubois.

Sous la forme de réunions périodiques présidées par le proviseur du Lycée, M. Bardet, Il a pour objectif de donner son avis sur les grands thèmes de la scolarité, de proposer et de coordonner des actions éducatives.

Ainsi, le conseil du 15 janvier dernier s'est exprimé sur la mesure « devoirs faits », l'orientation des élèves au collège et au lycée et sur les liens entre la cité scolaire et l'environnement local.

Suite aux débats, l'amicale des anciens élèves, l'association AGIR ABCD, et l'ASFVL proposent leurs services tels que : conférences sur des thèmes liés à l'entreprise, interventions d'anciens élèves (école d'ingénieurs, banque, commerce…) ; conférence sur l'histoire de Lorgues ; visites de sites culturels, rénovation de bâtiments historiques, partenariat avec le journal VAL « vivre à Lorgues » , et autres thèmes tout aussi importants.

Ainsi l'ASFVL - Patrimoine propose d'ores et déjà les thèmes et/ou travaux suivants :
- Classe de 5e : des exposés en cours d'histoire / français sur les Templiers, les religions à Lorgues au Moyen-âge, Lorgues et la vie d'une cité médiévale, Les costumes 18e et 19e siècles exposés au musée de Saint Ferréol, etc.
- Classe de 3e : dossier histoire des arts : La fresque à Ben Va (représentations des métiers, technique de la fresque, etc.)
- Classe de 3e : ou en seconde /première, chimie : les pigments pour les fresques et peintures.
- Classe de Première S , dans le cadre des TPE (travaux pratiques encadrés), un projet sur la cartographie de Cassini, le calcul des méridiens (par exemple)
- Et pour celles et ceux qui vont entrer dans la vie active, conférence - débat, sur la vie de l'entreprise, le management, la qualité, etc.

Pour ce faire, il sera nécessaire de partir des besoins des élèves ; les classes seront consultées par le biais des délégués membres du conseil des sages.

Excellente initiative pour le bien de notre jeunesse, à suivre donc…. ●

Fabrice TOSI et
Jean-François HUMBLOT

Cité scolaire de Lorgues

Qui était F

Première partie

Frédéric Mistral est un écrivain et lexicographe français de langue d'oc , il fut membre fondateur du Félibrige, membre de l'Académie de Marseille, maître ès-jeux de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse et, en 1904, prix Nobel de littérature pour son œuvre Mirèio (Mireille). Il s'agit d'un des rares prix Nobel de littérature en langue non reconnue officiellement dans l'État auquel il appartient administrativement parlant (avec Isaac Bashevis Singer).

Son nom en provençal est **Frederi Mistral.**
Nous pouvons nous rappeler, par le texte gravé sur la plaque du Boulevard F. Mistral de notre ville, que le poète, dans le chant III de son œuvre « Calendau » (Calendal) parue en 1867, a fait passer son héros par Lorgo (Lorgues).
Par ailleurs, à l'occasion du 150ème anniversaire de la création par Frédéric Mistral de l'hymne provençal COUPO SANTO en 1867 également, j'ai souhaité résumer, en deux parties, certains temps forts de cette vie si riche qui a été celle de ce grand poète et séducteur.

La naissance et l'enfance

Né le 8 septembre 1830 au Mas du Juge à Maillane (Bouches-du-Rhône), Adélaïde, sa mère, voulut lui donner le prénom de Nostradamus faisant hommage au prophète parce que né le même jour que Michel de Notre-Dame. Mais ni l'administration ni l'Eglise n'acceptèrent. Il s'appellera désormais Etienne, Joseph, Frédéric Mistral.
Selon la tradition provençale, il est déposé dans le berceau du nouveau-né le sel, le pain, l'allumette et l'œuf, symboles de la sagesse, de la bonté, de la droiture, de la bonne santé et de la prospérité.
Le 19 mars 1831, Frédéric est démailloté (on lui donne les pieds) et pour la première fois, on le fait marcher.
Sa prime enfance se partage entre la douce Nanon, sa grand-mère maternelle et ses tantes. Choyé par une mère douce et tendre, bercé de comptines, de récits, de complaintes, de légendes, l'enfant Frédéric s'imprègne de rêves et de poésies. Toutes ces paroles lui sont prodiguées en provençal. Il y avait aussi deux

Frédéric Mistral ?

oncles maternels et surtout l'oncle Benoni géomètre pour gagner sa pitance, mais surtout poète et musicien.

Les études

C'est dans un véritable pensionnat, à Avignon que Frédéric est enfermé. A la pension Millet de 1842 à 1844, puis chez M. Dupuis de 1845 à 1847. Frédéric découvre la discipline, le travail et « un monde qui parlait une langue toute opposée à celle que j'entendais chez moi. Et si en me mutinant, je voulais parler comme je savais, mes maîtres me raillaient ».

Heureusement parmi ses compagnons se trouvait un Maillanais de son âge : Auguste Daillan. Ils se suivront toute leur vie. Il y avait aussi un certain Anselme Mathieu de Chateauneuf-du-Pape, un joyeux luron toujours à plaisanter qui deviendra un fidèle ami de Frédéric, et un sacré coureur de jupons !

En octobre 1847 arrive de Nyons dans la Drôme, un nouveau surveillant. Il a 27 ans, natif de Saint-Rémy-de-Provence, et son nom figure fréquemment au bas des textes en vers ou en prose, souvent écrits en provençal. Ce nouveau surveillant s'appelle Joseph Roumanille. Le jeune Mistral qui n'a que 15 ans connait la réputation de J. Roumanille. Il traduisit en vers provençaux des psaumes de la Pénitence. M. Roumanille qui était le surveillant vint par derrière, saisit le papier, le lit et l'interpella :

- « De cette façon mon petit Mistral tu t'amuses à faire des vers provençaux ?

- Oui quelque fois répondit-il

- Veux-tu que je t'en dise, moi ?, écoute… »

Cette rencontre fut le début d'une grande amitié qui fut constante et solide. Ce moment fut certainement l'aube du Félibrige.

Prenant goût aux études Frédéric devient un excellent élève. De 1842 à 1847 son nom s'inscrivit sur les palmarès de fin d'année scolaire.

Au terme de ses cinq années d'études, Frédéric part à Nîmes afin de passer son examen de bachelier. Le 18 août 1847, sur les 108 candidats, 40 réussirent, dont Frédéric avec la mention assez bien. Il tient à partager sa joie avec Joseph Roumanille.

Les années Aixoises - La licence

En février 1848, la IIe République est proclamée. Frédéric s'enflamme en lisant les proclamations de Lamartine. Il porte cravate et ceinture rouge, danse la Carmagnole en poussant des « Vive Marianne ». Il écrit des poèmes révolutionnaires dont *Le chant du Peuple et Comment on devient libre.*

A la fin des vendanges, le 14 novembre, son père décide de l'envoyer à la faculté d'Aix-en-Provence pour y faire son droit. Voir ce fils avocat ou notaire serait une fière satisfaction pour le maître Mistral.

S'il étudie tout en fréquentant les milieux estudiantins républicains, Frédéric profite dès la première année de toutes les distractions aixoises. Il écrit à son ami Anselme Mathieu : *« On rit, on chante, on fume, on tire, on dégueule et tout cela de fil en aiguille… " et plus loin de continuer : " Figure-toi que dans la sacrée ville d'Aix, pour 200 étudiants entiers et bien endimanchés, il n'y a que quatre malheureux bordels ne contenant que deux femmes chacun, et encore, Dieu sait quelles femmes, en comparaison de celles des bordels d'Avignon ».*

Anselme Mathieu le rejoint comme étudiant à la faculté même. Avec ce fidèle et déluré complice, Frédéric mène une véritable vie de patachon et de luxure. Son père Maître Mistral lui en donna de temps en temps les moyens par une bourse bien gonflée de 450 francs.

Mais l'âme poétique du jeune Maillanais n'en perd pas pour autant sa belle fraîcheur à composer. Il suit les travaux de J. Roumanille.

Le 7 janvier 1851, Frédéric passe le premier examen de licence, le 11 juillet, le deuxième et le 6 août 1851, il soutint sa thèse en droit et l'obtint.

Riche de nouveaux savoirs et enfin libéré du poids des études, Frédéric revient à Maillane et après avoir remercié son vénérable père, le nouveau licencié se pose sur le seuil du mas paternel et prend cette résolution : *« premièrement, de relever, de raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et anti naturelle de toutes les écoles ; secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font toute la guerre à mort ; troisièmement, de rendre la vogue au provençal par l'influx de la flamme de la divine poésie » ;*

Tout en accordant une vague surveillance aux travaux de la ferme de son père, Frédéric commence la composition de Mirèio.

La renaissance provençale.
1854 - Le Félibrige [1]

Entre 1189 et 1620, alors que l'Auvergne, le Languedoc, le Dauphiné, le Limousin, la Guyenne -Gascogne, le Périgord, le Béarn sont rattachés à la France par donation ou par les armes, seule la Provence, en 1481, s'unit à la France comme *« principal à un autre principal ».*

En 1790, la création des départements démantèle les pays d'Oc. Mais la langue d'Oc ne veut pas mourir. Pourquoi en serait-il autrement ?

En 1847, alors que la fondation du Félibrige n'était pas encore pensée, Joseph Roumanille ●●●

publie son premier recueil poétique sous le titre : Li Margarideto (Les Pâquerettes). Cet ouvrage est considéré comme le premier modèle de la poésie proprement félibréenne. Il entreprend en 1851 une unification du dialecte provençal.

L'idée d'un congrès prend corps et le 29 août 1852, une réunion de troubadours modernes a lieu à Arles. Il y a là entre autres : Aubanel, Crousillat, Gaut, Gélu, Gièra, Gadagne, Mathieu, Mistral, Roumanille, Castil-Blaze, etc.

Le succès du congrès apporte l'année suivante le 21 août 1853, la fête des trouvères *« Lou Roumavàgi dei Troubaïre »* à Aix-en Provence. Un parterre de représentants du clergé, de la magistrature, des académies, des facultés, des journalistes locaux et de Marseille sont les témoins de cette étouffante mais enthousiaste journée. Dans l'auditoire, un jeune étudiant applaudit à tout rompre les auteurs qu'il apprécie. Cet adolescent s'appelle Emile Zola, qui séjourna une quinzaine d'année en Provence.

Les poètes ne se contentent pas de ces réunions. Il en est un au sein du groupe qui se démarque par ses idées, par ses écrits, par sa vitalité de tous les instants. Ce jeune homme de 24 ans se nomme Frédéric Mistral, vite éloigné des méandres du Droit pour devenir l'un des principaux artisans dans la défense de sa langue maternelle et dans la création du Félibrige.

Ce n'est qu'en 1874 que Frédéric Mistral rendit publique, et pour la première fois, son histoire de la fondation du Félibrige. Pour cela il choisit les pages de l'Armana, première publication tout en provençal ouverte à tous les félibres.

Le 21 mai 1854, jour de la Sainte Estelle, sept jeunes amis d'Avignon et des alentours se réunissent chez l'un d'eux, Paul Giera. Il y avait là : Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral, Joseph Roumanille et Alphonse Tavan. Ivres de poésie provençale, ils en vinrent à constater la triste position de la langue provençale, dangereusement menacée par un manque total de respect aux bonnes formes nationales.

Ils convinrent donc de créer une école littéraire, de s'entendre sur l'orthographe et de publier chaque année une sorte d'almanach. Ils décidèrent d'adopter le nom de Félibre (2), issu d'un vieux mot d'origine grecque qui s'était conservé dans un chant populaire avec le sens d'ami du beau. Ils votèrent un statut en 2 articles :

« 1 - Le Félibrige est établi pour garder indéfiniment à la Provence sa langue, sa couleur, sa liberté d'aisance, son honneur national et son beau rang d'intelligence

2 - Le Félibre est gai, amical, fraternel, plein de simplicité et de franchise. Son vin est sa beauté, son pain est sa bonté et son chemin la vérité. Il a le soleil pour flamme, il tire sa science de l'amour, et met en Dieu son espérance ».

Le 14 avril 1877, une lettre du ministère de l'intérieur informe F. Mistral que le Félibrige est autorisé.

1859 - Mirèio

Tous les linguistes, les philologues et les poètes de langue occitane sont unanimes ; Mirèio est un monumental chef-d'œuvre de la poésie provençale.

L'histoire se passe vers 1840 ; une idylle impossible entre la fille d'un ménager et un pauvre vannier. En douze chants, le poète entraîne le lecteur à travers la Provence rurale de son enfance.

L'héroïne, Mireille, une chato (demoiselle) de d'Arle,

Maison de Maillane vers 1812. De gauche à droite, Marie Thérèse de Baroncelli, madame Mistral, Frédéric Mistral, Louis Roumieux, le chien Pan-Perdu, madame Lager Falco de Baroncelli.

15 ans, héritière d'un riche domaine et un jeune vannier, Vincent, d'un an son aîné mais ne possédant pas de fortune familiale, découvrent ensemble l'amour. Ils veulent se marier. Les parents s'opposent à cette union ; Mireille répondant au serment que les deux amoureux s'étaient fait, si on tentait de les séparer, s'enfuit de la maison paternelle, le mas des Micocouliers, pour se réfugier dans l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer. Ayant oublié son chapeau, frappée d'insolation en traversant le désert pierreux de la Crau, Mireille arrive épuisée dans l'église et meurt dans les bras de Vincent.

Le poète séducteur, amours mistraliennes

« J'aime ma Provence comme une maîtresse ». Par cette déclaration, Mistral avoue en toute simplicité sa passion pour sa terre de naissance sans cacher sa tendre faiblesse pour la gente féminine. Tout génie qu'il était, Mistral n'était pas moins un homme aimant la vie, la bonne table, aimant rire et chanter, sans négliger la compagnie de belles dames. Il était un homme charmant, séduisant et… grand séducteur.

Ses premières émotions sentimentales, c'est Mistral lui-même qui nous les dévoile avec pudeur et poésie en 1906, dans « *Mes origines - Mémoires et récits* ».

C'est ainsi que l'on découvre Praxède, Louise et Courrade, Madelaine Juvenal, Félicie Athénaïse Ferréol, Mademoiselle Quenin, Louise Colet, Marie Bertrand, Jeanne Detourbey, comtesse de Loynes, Dono Andriano, Emma Teissier dite Fortunette des Baux, Valentine Rostand, Marie Meersmans dite Estelle de Moole (une pétulante Flamande), Faneto, Jeanne de Flandreysy, …

ne Lager d'Arle, Marguerite Mistral (nièce du poête) Jeanne de Baroncelli, Jeanne Chabrier de Lafongt,

Mais en 1876, à 46 ans, F. Mistral se marie avec Marie-Louise Aimée Rivière, qui porte fort joliment ses 18 printemps. Elle n'a d'yeux que pour le poète.

1896 - Le Muséon Arlaten

Ayant collecté les mots de sa langue maternelle ; Mistral veut sauver de l'oubli les objets témoignant d'une activité, d'un mode de vie, d'une croyance ou d'un système de valeur, qu'il estime compléments naturels de son œuvre poétique et lexicographique. Dès 1896, avec l'aide de la population, Mistral veut installer cette " arche de Noé " des traditions provençales dans la ville d'Arles, après avoir envisagé sa création à Avignon.

Sa conception est une idée révolutionnaire pour l'époque. On parle dans l'Europe entière du musée ethnographique d'Arles. C'est le premier du genre. Le plan, fidèle à celui que définit Mistral est le suivant : le pays - le costume - le mobilier - l'équipement domestique - les âges de la vie - les fêtes et les saisons - les rites et les croyances - La Crau et la Camargue - les métiers du terroir - l'art populaire - les instruments de musiques provençaux.

25 mars 1914- Frédéric Mistral s'éteint

Mercredi 18 mars 1914 à l'église de Maillane la venue du poète n'est pas son rituel quotidien. Bien que toujours croyant, il n'est pas un fidèle des offices. Mais lors de sa visite à l'église, Mistral, homme de respect, entre tête nue. Réchauffé par sa promenade, dès le seuil franchi, il a un frisson.

Après avoir regagné rapidement sa maison, il dit à sa femme sur un ton plaisantin *« Pèr un cop que ié vau, me serai aganta… (Pour une fois que j'y vais, je me suis enrhumé…) ».*

Le lendemain le poète est fiévreux. Il reçoit le docteur Cassin d'Avignon. Le dimanche 22, une très forte fièvre garde le poète au fond de son lit. Le lundi 23 une légère amélioration se fait sentir, mais le mardi 24, la température remonte au point que la famille s'affole. Le vieux poète est lucide mais dans un grand état de faiblesse. Le mercredi 25, il sombre une première fois dans l'inconscience. Le curé de Maillane arrive précipitamment suivi du médecin. Il meurt entouré de sa femme et de ses amis, il est alors 13h30. ●

A bèn lèu
Jean-François HUMBLOT

Fin de la première partie

La seconde partie présentera l'origine et l'actualisation de la Coupo Santo, l'hymne du Félibrige créée par F. Mistral.
Donc rendez-vous au prochain N° de VAL.

1-Le Félibrige (en langue d'oc: lou Felibrige) est une association qui œuvre dans un but de sauvegarde et de promotion de la langue, de la culture et de tout ce qui constitue l'identité des pays de langue d'oc.
2- Félibre : Poète ou prosateur qui contribue à maintenir et développer la langue provençale, les dialectes d'oc.

Bibliographie :
-Frédéric Mistral, illustre et méconnu par Gérard Baudin, éditions HC
Wikipédia
https://fr.wikipedia.org/wiki/Fr%C3%A9d%C3%A9ric_Mistral

Extraits de « La Chaussée Jules César » de René Brun (1981)

« Antoine Maximin Allongue, fit sa fortune comme responsable des cuisines des Tsars omanov, lui simple provençal devenu le continuateur à près d'un siècle de distance du célèbre cuisinier Antoine Carême que se sont disputé les cours Antoine princières d'Europe au début du XIXe.
Quant à Maximin Allongue, son séjour en Russie à la fin du XIXe siècle conduit à deux réflexions.
L'une c'est qu'il prolongeait la tradition des grandes familles russes s'alignant sur leur Tsar Alexandre Ier que son chef de cuisine Carême avait conquis à la cuisine française.
L'autre c'est que la présence de Maximin Allongue à la cours impériale de Russie, lors de la préparation de l'alliance franco-russe a pu influencer favorablement pour la France les hauts personnages qu'il servait.
Cuisine et patriotisme vont parfois de pair ».

Sur les traces d'Antoine Maximin Allongue, *cuisinier des Romanov*

La Révolution française avait mis les chefs de cuisine au chômage, les nobles avaient émigré ou réduit leur train de vie. Ils ouvrirent donc des restaurants et la gastronomie rentra dans la liste des plaisirs des puissants de ce monde.

De grands restaurants ouvrirent en particulier à Paris dans le quartier du Palais-Royal. On peut citer : Meot, les Frères Provençaux, le Rocher de Cancale, Chevet, etc. C'est ainsi que des grands chefs de cuisine français, devenus célèbres, entrèrent au service des grandes cours européennes.
Suivons donc le parcours des cuisiniers français qui servirent les Tsars de Russie.

Antonin Carême

Antonin Carême le roi des chefs et le chef des rois

Notre enquête commence en 1814, Napoléon 1er vient d'abdiquer et, réfugié à Fontainebleau, il est sur le point de partir vers l'Ile d'Elbe. Les troupes de la coalition regroupant en particulier Russes, Prussiens, Anglais ont envahi la France. Ainsi le tsar de Russie Alexandre 1er occupe Paris avec ses troupes essentiellement composées de cosaques. Louis XVIII, qui vient de reprendre les clefs du royaume de France confie au « diable boiteux » - le surnom de Talleyrand - le soin de mener les négociations et lui demande s'il a besoin d'être épaulé par quelques-uns de ses meilleurs diplomates. Talleyrand lui répond qu'il n'a rien à faire de grattes papiers, de bavards et de consuls, car il a Marie-Antoine dit « Antonin » Carême, son chef cuisinier de grand talent.
Le Tsar Alexandre 1er réside dans l'hôtel de Talleyrand, rue Saint Florentin. Désormais, Talleyrand qui n'a guère d'arguments militaires pour négocier, ne lésine pas à la dépense pour séduire l'empereur de Russie. Il confie à son cuisinier Antonin Carême le soin de préparer des repas somptueux. La stratégie de Talleyrand est claire: pendant que le chef régale, Talleyrand manipule. Aux plaisirs d'une bonne table s'ajouteront la magnificence du lieu et le charme des conversations et des mots d'esprit « à la française ». Pendant une dizaine de jours, tous les soirs, Talleyrand et Alexandre dîneront ensemble, en large compagnie : « Tout ce qui compte à Paris de princes, de ministres, de diplomates, d'anciens dignitaires de l'Empire s'y retrouve ».
Après l'épisode des Cent-Jours et la seconde abdication de Napoléon 1er, cette atmosphère de fête et ces dîners se répéteront lors du Congrès de Vienne en 1815, Congrès qui permettra de redéfinir les frontières de l'Europe. Rappelons que c'est le Congrès de Vienne qui sera à l'origine de l'expression « le congrès s'amuse ». Talleyrand subjugua Vienne, les altesses et les plénipotentiaires par la magni-

ficence des menus et la qualité des plats mitonnés par la brigade du « roi Carême ». Dans les cuisines du palais Kaunitz qu'avait loué Talleyrand à Vienne, se déroulait tous les jours un ballet tout autant politique que gastronomique. Talleyrand descendait tous les matins en cuisine, ordonnait avec Carême le dîner du jour, et relevait toutes les informations recueillies par le personnel de salle, fort nombreux, qui assurait autant les soins - obséquieux - du service que le renseignement. Dans la chaleur des mets et des vins, les langues se déliaient et Talleyrand savait tout le lendemain matin, il ira ainsi jusqu'à dire que « l'art culinaire sert d'escorte à la diplomatie européenne ».

Antonin Carême, était célèbre à Paris pour ses pièces montées, des constructions élaborées utilisées comme centres de table. Ces friandises, très hautes, réalisées entièrement en sucre, pâte d'amande et pâtisserie avaient des formes inspirées des temples, des pyramides et des ruines antiques. Il s'intéressera aussi à la cuisine traditionnelle et deviendra le représentant éminent du concept français de la haute cuisine. Il imposera l'hygiène dans les cuisines établissant ainsi l'usage de la toque. Il sera le premier à porter l'appellation de « chef » et deviendra « le roi des chefs et le chef des rois ».

Subjugué par cet homme, le tsar Alexandre 1er l'invitera à Saint Petersburg comme chef cuisinier et le chargera d'organiser ses repas et ses cuisines. Désormais, la famille royale de Russie ainsi que certains nobles russes, confieront la gestion de leur cuisine à de grands cuisiniers français. A. Carême au lieu de faire fortune en restant au service des grands de ce monde, se donnera pour ambition d'être utile aux praticiens, en leur dévoilant le fruit de ses veilles, de ses travaux et de ses voyages en laissant après lui un ouvrage digne de porter le beau nom de ***Cuisinier Français,*** et digne encore du grand siècle où il avait vécu.

A Carême meurt en 1833 à l'âge de 48 ans, victime des grandes quantités de fumées toxiques inhalées en cuisinant au charbon de bois.

François LENGLET

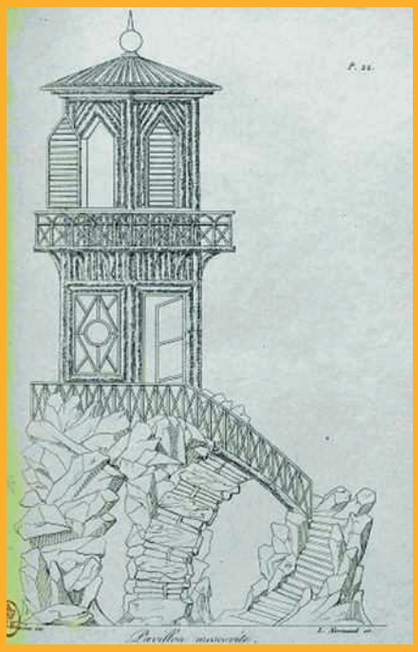
Antonin Carême et le tsar Alexandre 1er

En 1814, à l'occasion d'un dîner en l'honneur du Tsar, Talleyrand commande à son cuisinier Antonin Carême (originaire de Bourgogne) une recette inédite.
Celui-ci a l'idée de servir des escargots farcis au beurre, à l'ail et au persil.
Le célèbre cuisinier s'attirera les compliments émus du **tsar Alexandre 1er** puis lui décrira sa recette des « escargots de Bourgogne », avec un brin d'humour : il faut de l'ail pour « cacher le goût », du persil pour « adoucir la vue » et du beurre pour « faciliter la déglutition ».
La recette fera désormais merveille : tout au long du 19e siècle, elle figurera à la carte des grands restaurants à la mode.

sources :
- « La chaussée Jules César » de René Brun (1981)
- « Dictionnaire universel de cuisine pratique » de Joseph Fabre (1905) (E Krantz)
Sites Internet
http://lacuisinefrancaisedantan-jadere.blogspot.fr/p/cuisiniers-patissiers-et-hommes-de-gout.html
http://gallica.bnf.fr
https://archive.org/details/lalliancefranco00hansgoog
http://lorgues.free.fr

Partage de l'Europe au Congrès de Vienne.

Pâtisserie de A Carême : Pavillon moscovite.



Les couleurs de Notre-Dame de Benva

Petite chapelle rurale dans son écrin de verdure, si proche de la nature qu'elle est creusée dans le rocher à partir d'une grotte, Benva, Bon voyage, enseigne par ses fresques la bonne route aux pèlerins et le bon passage vers l'au-delà aux fidèles. Comment ne revêtirait-elle pas les teintes de la Provence à laquelle elle est attachée?

Des couleurs naturelles

Le peintre itinérant qui peignit ses murs au début du XVIe siècle (la chapelle daterait à l'origine de 1252 et les fresques de 1511), - pour l'édification de la population analphabète d'alors, en ex-voto à la légende d'un dragon -, provenait des vallées piémontaises regorgeant d'artistes fresquistes, et avait vraisemblablement complété sa formation par un itinéraire en Europe, dont la vallée du Rhône et les Pays-Bas étaient les plus proches.

Comme ses prédécesseurs préhistoriques, le peintre devait fabriquer sur place bon nombre de couleurs à partir des pigments naturels que lui offrait la nature, certains récoltés au long de ses voyages, d'autres sur le site même de son chantier.

Dès la plus haute Antiquité, la vallée du Rhône produisait les ocres des carrières et des mines du Lubéron.

Les pigments les plus ordinaires étaient fournis de façon laborieuse et artisanale par les apothicaires, réunis en corporation depuis le XIVe siècle.

Trois capitales médiévales du commerce des pigments fournissaient les produits les plus rares, et les plus chers : Venise, Nuremberg et Bruges. Des caravanes et des bateaux rapportaient de loin la pourpre tirée du murex ou le bleu outremer venant d'Afghanistan, plus cher que l'or, et sujet aux fluctuations dûes aux relations avec les Turcs au XVe siècle.

Bien que le commanditaire de Benva ait été, selon la tradition, un riche dracénois, notre peintre était sans doute peu fortuné et aux difficultés de s'approvisionner, s'ajoutait le manque de ressources. Au Moyen-Age les contrats de commande précisent souvent que c'est au commanditaire de fournir les matériaux, trop onéreux pour être achetés par l'artiste.

C'est pourquoi la gamme de teintes de Benva, qui nous enchante, reste cantonnée dans une harmonie d'ocres et de rouges, de noir et blanc, et de délicats bleu-verts qui rafraîchissent l'ensemble.

Des fresques plus célèbres, comme le «Jugement Dernier»

de Van der Weyden aux Hospices de Beaune, si semblable au Jugement du Saint-Michel de Benva, d'époque similaire, n'en présentent pas davantage.

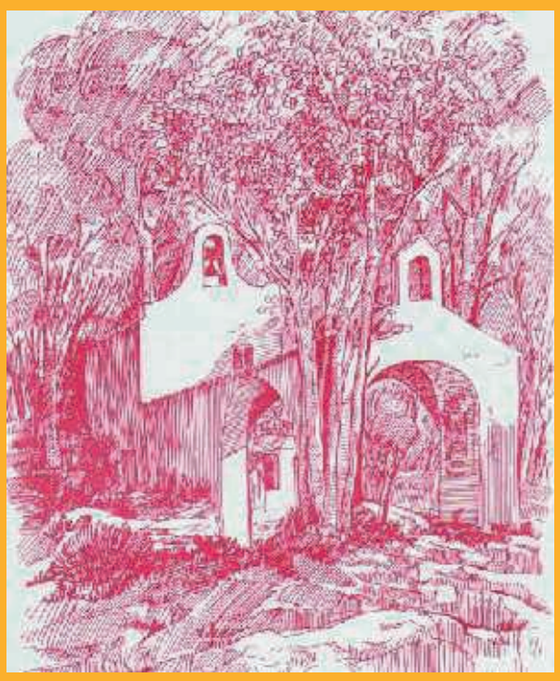
Des contraintes

Il faut ajouter au conditionnement matériel le symbolisme des couleurs du Moyen-Age, qui restreignait la liberté de l'artiste pour favoriser la fonction didactique religieuse : aux impératifs plastiques, comme la taille des personnages : la Sainte-Vierge de la Sainte Famille sous le porche étant plus importante que Saint-Joseph, est représentée plus grande que lui, s'ajoutait la signification colorée : le blanc, le rouge, l'or et le vert ont un caractère sacré dans les fresques du Moyen-Age en Provence, mais le bleu, peu valorisé pendant le haut Moyen-Äge, et bani par Saint-Bernard comme manquant de dignité, fait ici un retour timide (ses pigments sont fort chers) Les ors-ocres jaunes nimbant de gloire la Sainte-Vierge et le Christ Roi dans la représentation du Paradis de la chapelle, s'allient aux rouges somptueux de leur vêtement. Le rouge-feu de l'Enfer, contraste avec l'armure blanche de Saint Michel pesant les âmes. Le Purgatoire en blanc et rose chair comme les corps humains entassés dans la faiblesse de leur nudité, innove avec le rose que l'on sait faire depuis le XIVe siècle, à partir du bois de Brésil importé des Indes, ou simplement des graines de la cochenille Kermès, un insecte parasite du chêne.

Aux teintes venaient s'ajouter la tradition régissant l'éclat, la clarté et la brillance des couleurs. Les couleurs mates étaient les plus appréciées, comme ici à Benva, et suivant Saint-Bernard, les cisterciens privilégiaient les teintes claires.

Toute la dimension du dictat religieux témoin des mentalités et des structures sociales du XVe siècle, s'ajoute aux traditions des ateliers de formation des peintres d'alors, qui reprenaient sans souci de plagiat les mêmes patrons et poncifs d'atelier admis pour leur rectitude religieuse et leur possibilité de rapidité d'exécution à la commande, comme on le verra plus loin. Au Moyen-Age la notion de génie isolé de l'artiste n'existait pas et son rôle consistait à manier les matériaux et exécuter le travail (opus) avec les capacités dues à son expérience.

La facture générale des fresques de la chapelle et la modestie de ses dimensions pousse à croire que le peintre a exécuté son œuvre seul et, peut-on supposer, sans l'apprenti auquel était dévolu traditionnellement les basses tâches de préparation des apprêts et des couleurs avant l'exécution, ainsi que celle des enduits et de l'échafaudage succinct qui a dû permettre d'atteindre les parties hautes et le plafond.



Des fresques rapides, des couleurs solides

Si les fresques de Benva nous sont parvenues en grande partie intactes, et peut-on dire, dans leur primitive fraîcheur, malgré les restaurations des peintures du porche puis de l'intérieur en 1990, c'est grâce à la technique de la fresque.

La peinture n'est pas ici posée sur le mur mais englobée dans le mur lui-même.

Connue dès la plus haute antiquité, en faveur au Moyen-Age, à la Renaissance et importée d'Italie, la peinture « a fresca » (dans le frais) laisse en attente les pigments colorés avant l'application sur le mur d'une couche de plâtre, « l 'arriccio », de l'épaisseur d'un doigt, qui doit être parfaitement sèche avant de recevoir « l'intonaco », un enduit mince de mortier fait de sable, de chaux et d'eau sur lequel l'artiste applique ses couleurs tant qu'il est humide. Aucune erreur ni retouche n'est permise et la rapidité d'exécution est essentielle. Aussi l'intonaco est-il étalé en quantité correspondant à la tâche journalière, la « giornata ». Puis il est frotté avec soin pour le rendre un peu rugueux. Les modèles sur cartons sont alors reportés sur l'enduit, grâce à des perforations, les seules couleurs employées étant celles que la chaux n'altère pas, c'est-à-dire naturelles.

La peinture sèchant avec l'intonaco , les couleurs restent inaltérables et font corps avec le monument.

Le style du peintre de Benva, qui s'est représenté, dit-on, avec son béret d'artiste dans le Paradis, fait montre d'une simplification sans maladresse exigée par la rapidité d'exécution.

Couleurs et pigments

Quand on regarde les fresques de Benva, on ne peut pas reconnaître les pigments. Seul le laboratoire peut aider à confirmer des hypothèses ou les identifier. La palette de couleurs y est fort restreinte en raison du coût des pigments. La gamme colorée se réduit à quelques ingrédients : feuille de cuivre,

vinaigre, ardoise, plomb et ocres.
Au Moyen-Age on utilise seulement des pigments naturels, d'origine minérale, végétale ou animale. Les pigments se présentent sous forme de poudre, que le peintre prépare lui-même en les pilant et en les mélangeant à de l'eau (peinture « a fresca ») ou à un liant liquide (peinture « a secco fresco »). Les peintres du Moyen-Age ne pratiquaient pas le mélange des couleurs : ils superposaient les couches pour obtenir la teinte voulue : un vert, un violet…
La tonalité générale des fresques de Benva est le rouge et les ocres. Les ocres sont des terres argileuses à la teinte plus ou moins prononcée suivant leur teneur en oxyde de fer, qui se trouvent à l'état naturel et vont du blanc au jaune et au brun en passant par les oranges et les rouges. La calcination de l'ocre jaune donne le rouge. Le « sang de dragon », pigment issu d'une substance résineuse, est le nom d'un rouge. Par calcination l'ocre rouge donne des bruns. La terre de Sienne est une terre que l'on extrait à proximité de Sienne et qui est simplement tamisée.
Les pigments métalliques sont des métaux ou des alliages sous forme de poudres, obtenus par pulvérisation ou précipitation chimique : le bronze, le cuivre, l'argent, et l'or… Des recueils de recettes ou « réceptaires », assez approximatives dans les dosage et les durées, étaient destinées aux peintres pour fabriquer les pigments et les couleurs. Par exemple, e minium, pigment rouge-orangé, était obtenu par chauffage et oxydation du plomb fondu.
Ceux qui ont vu les fresques de Benva ont remarqué que tous les yeux des personnages sont bleus! Pigments issus de pierres fines, le précieux lapis-lazzuli, la « pierre d'azur » ou outremer véritable, ou l'azurite, moins rare, un composé de carbonate de cuivre, il est impossible de les différencier à l'œil nu.
Les bleus-verts froids qui tempèrent la symphonie ardente des ocres, extraits de matières végétales, sont confinés à l'intérieur car tenant mal la lumière. Obtenus à partir de la malachite, de la même matière que l'azurite, plus le pigment est fin, plus la couleur est pâle. A moins que ce ne soit le vert de gris, plus commun, obtenu par oxydation de lamelles de cuivre par le vinaigre. Ou la terre verte de Vérone. Au XIVe siècle on met au point deux pigments végétaux, le vert végétal issu de baies d'arbousier et le vert iris.
Enfin les couleurs neutres : le noir des capes et scapulaires des saints et des saintes, le gris des démons et le gris-bleu des Vertus, issus de matériaux calcinés (ossements, bois de vigne de qualité), et la céruse ou blanc d'argent, carbonate de plomb hautement toxique des armures des archanges…

Une chapelle à voir

Mine d'observation pour le curieux des arts et techniques du passé, émotion esthétique devant la palette de ses couleurs, Notre-Dame de Benva, classée à l'Inventaire des Bâtiments Historiques, n'a pas fini de nous charmer par son témoignage artistique au service de la foi populaire médiévale.

Gisèle ESPLANDIU

Sources et bibliographie :
- « Notre-Dame de Benva », Bulletin 2005 de l'Association des Amis de Saint-Ferréol et du Vieux Lorgues.
- « Petite histoire des couleurs », Michel Pastoureau.
- Conférences en ligne de Michel Pastoureau : http://www.louvre.fr/les-couleurs-du-moyen-age-par-michel-pastoureau
- Société des Ocres de France www.ocresdefrance.fr
- Techniques de la fresque: http://www.fresques.net/technique-fresque.html
- « Le ciel de la chapelle Sixtine », Léon Morell, HC Editions, 2014, et en Pocket.

De part et d'autre du trône divin se trouvent les élus. Sur la droite les écclésiastiques et à gauche les laïcs. La foule est immense, féminine au dessous et à majorité masculine au dessus.

L'enfer peuplé de démons et d'âmes damnées conduites vers les tourments éternel.

Visites

L'été, des visites gratuites sont proposées le jeudi par les ASFVL. S'adresser à la Maison du Tourisme, boulevard Fredéric Mistral.

Mon Lorgues en 1960...

Dans le droit fil de l'excellente exposition au Centre Culturel en février dernier « Lorgues d'hier et d'aujourd'hui », Michel Mathieux, Lorguais de naissance et mpiste à la station Esso (à côté de la Marie, à l'époque) nous livre quelques souvenirs de ce Lorgues que les anciens ont connus. Ce Lorgues par son parfum d'ambiance, ses commerçants lève-tôt, sa vie en fait, de chef lieu de canton. Ce Lorgues que nous aimons tant. C'était hier... un saut d'une soixante d'années en arrière.

Senteurs d'antan à Lorgues

Quand j'étais jeune entre 10 et 15 ans, c'est-à-dire dans les années 60, certains matins de bonne heure, le cours de la République embaumait de senteurs d'oignons cuits provenant du laboratoire de la boucherie Taxil (Tassi pour les Lorguais) juste en face de chez moi, ce qui présageait de la fabrication de boudins que le charcutier Paul Laroumet (mon Oncle) était en train de faire. Une fois ces boudins faits, c'était tout un chapelet fumant et odorant qui était suspendu au crochet de la boucherie, afin de refroidir en plein air. Et pour que ce jour là un petit air de Mistral ou de vent d'Est soufflait, alors là, c'étaient les odeurs de pain provenant des boulangeries qui se mêlaient aux odeurs de boudins. Car le pain était cuit au feu de bois (Faïssines*). Eh bien, je peux vous dire, qu'avec ces odeurs, on déjeunait rien que par l'odorat.

Lorgues s'éveille

Lorgues le matin vers les 5/6 heures, à l'époque, était un village bien vivant. Les cafés sur le cours de la République et Clémenceau étaient tous ouverts et tous avaient leurs clients attitrés. La Maison de la Presse tenue par Roselin Ventos était déjà ouverte, lui parti à pied distribuer le journal aux abonnés quel que soit le temps. Les boucheries Taxil, Vigne et Siadoux ouvertes, les boulangers tous ouverts, toutes les épiceries étaient ouvertes (je ne vous en dis pas le nombre). Les deux stations services ouvertes (Fito et Mathieu dit Biscot). Roger Arnéodo et Monette déballaient leurs fruits et légumes et ce, tous les jours. En plein hiver Roger allumait un braséro dans un tonneau et faisait griller une saucisse, de chez Tassi pour son déjeuner, avec son petit canon de rouge. Le boulevard était animé de bon matin. Qui allait chercher son pain, son journal et faire ses commissions. De ma position je voyais descendre tout ce petit monde de la place d'Antrechaus, Mesdames Paganoni, Borghèse, Simone Quacchero etc... etc... qui elles n'avaient que l'épicerie de Mme Rigaud à leur disposition. Joseph Rainoird et Roger Bernardi balayaient les trottoirs et les rues. A eux deux, la ville était propre. Joseph (dit Pipette) avait mis au point, quand les feuilles de platane tombaient, un tonneau sur deux roues de vélo sans pneu pour les brûler, Il avait appelé cet engin : le platanivore. Et tout ce petit monde s'interpellait d'un trottoir à l'autre : bonjour Biscot disait Tassi et Biscot à Tassi faisait de même et ainsi de suite.

Le marché du mardi

A cette époque le marché hebdomadaire se tenait exclusivement sur le cours de la République. Certes il y avait beaucoup moins de marchands que maintenant, dix, vingt au maximum. Le premier était toujours Roger Arnéodo (fruits et légumes) puis arrivaient Césaride de Vidauban (marchand de fromages et charcuterie), Mme Gaiton (la poissonnière) avec sa 2cv fourgonnette, Volpi de Saint Antonin (vêtements), Giraudo de Trans (Quincaillerie), Contreras (vêtements) qui avait un camion dépliable, Brissi de Flayosc (chaussures), Pappini du Luc (vêtements), Marinette des Nouradons (tissus). Et tout ça sur des trottoirs bien plus larges qu'aujourd'hui et pas goudronnés et les jours de mistral, de la poussière en veux-tu en voilà.

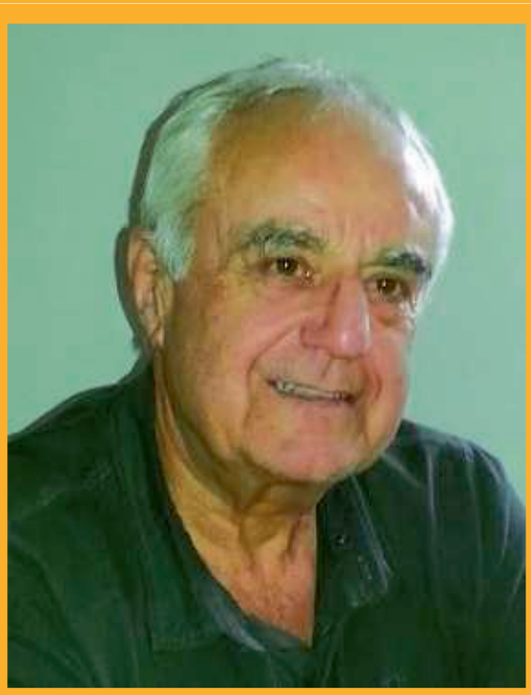
Cà parlait provençal, pas comme maintenant (où on entend parler Anglais, Allemand, Hollandais, Arabe). C'était le bon temps. Puis petit à petit le marché est devenu celui que nous connaissons, actuellement « une usine ».

Michel MATHIEUX

*petits fagots de branche

Années 1960, concours de boules place de l'Eglise

Jean-Michel



Sorasso

Oyez, oyez braves gens, je vais vous présenter une figure emblématique de Lorgues, un homme qui garde dans ses yeux une petite flamme, un éclair de courage, de ténacité et de tendresse… Un homme qui a créé la caserne des Pompiers de Lorgues ! Calme et attentif, il me reçoit aujourd'hui chez lui, devant une corbeille de belles mandarines de son jardin. Il s'appelle Jean-Michel et pendant de longues années, lui et sa brigade ont veillé sur la vie des Lorguais. Bravement, Jean-Michel est allé combattre pour la survie des hommes, des forêts, des sites menacés. Un combat souvent inégal quand le vent se mêle aux flammes, quand les voitures se fracassent et laissent leurs occupants brisés, quand les cœurs meurtris vont lâcher pour se précipiter vers les ténèbres. Les mains du secours, les hommes courageux qui risquent leur vie pour sauver les nôtres, ce sont eux, les pompiers. Avant d'aborder le parcours de Jean-Michel Sorasso, parlons un peu de l'univers des pompiers.

Comment fonctionne une caserne ?

Autrefois et jusqu'en 2000 dénommée " Corps Communal de Sapeurs-Pompiers ", la caserne porte désormais le nom de « Centre de Secours Albert Mathieu ». Mais pourquoi Albert Mathieu, me direz-vous ? Tout simplement parce qu'Albert Mathieu fut le premier chef de corps en 1946. Depuis 2000, la caserne est passée dans le cadre départemental. Le patron, au niveau opérationnel, est le Préfet. Le budget émane de l'ensemble des Communes du Var, la CASDIS (Conseil d'Administration des Service Incendie et Secours). Dans les Centres de Secours l'effectif, dont environ 8% de femmes, est composé de sapeurs-pompiers professionnels et volontaires.

Savez-vous qu'une femme pompier est une pompière ??? Et Lorgues est fier de les mettre en avant. A la caserne, elles sont traitées exactement comme les hommes. Pas question de chipoter pour un casque qui aplatirait leur brushing ou pour des gants qui érafleraient leur vernis à ongles ! Elles manient le matériel lourd comme les hommes, elles tronçonnent, scient, brandissent les lances sans faillir à la tâche. Bravo Mesdames, Mesdemoiselles ! Vous n'êtes pas des mauviettes ! On peut devenir sapeur volontaire à 16 ans. Ensuite, on est formé de 16 à 18 ans. Après 18 ans et une formation, on est opérationnel. A l'époque, les pompiers étaient des gens du terroir et du coin. Maintenant, ils viennent de partout.

Mais revenons à notre star locale : Jean-Michel Sorasso.

Né en 1945 aux Arcs, rien ne le prédestine à devenir pompier. Il joue à faire la guerre avec ses copains dans les collines. Très jeune, à 17 ans, il quitte la maison. Ensuite, on peut dire qu'il fait un peu tous les boulots qui se présentent : mécanicien dentiste en prothèse, menuisier, boulanger, cuisinier, chauffeur-livreur, mécanicien, j'en passe et des meilleures ! En 1964, il fait son service militaire à Fréjus, puis au Fort Lamotte à Lyon. Il devient chauffeur du général pendant 16 mois. Il se présente à tous les concours qu'il peut : concours des sapeurs-pompiers de Lyon, concours de la Police Nationale, concours de Gendarmerie. « Boosté » par le Général, voilà que notre homme réussit les 3 concours ! Et il décide de rejoindre les sapeurs-pompiers de Lyon parce qu'il les observe et les admire lors de leur entraînement au parcours des combattants à la Vitriolerie à Lyon. Il devient titulaire en 1967 et franchit ensuite tous les grades de la profession, de caporal en 1969 à capitaine en 2003.

Jean-Michel reste à Lyon de 1966 à 1980, puis il est muté à Draguignan.

6 ans plus tard, il part à Barcelonnette où il reste un an et demi en célibataire. Là-bas, il participe à la construction d'une nouvelle caserne: il s'agit de restructurer le Centre de Secours. Et oh miracle, d'une cabane va naître une caserne !

Retour à Draguignan en 1988 où on lui propose une mission d'envergure : construire une caserne à Lorgues ! D'une vieille caserne rudimentaire située au rond-point du carrefour de St-Antonin, sans ambulance, il faut abracadabra construire un nouveau bâtiment ! Pour tout bagage, cette caserne est équipée d'une jeep, d'un Dodge, d'un JMC, d'un camion 2000 litres Berliet et d'une 4L. Et pour toute main d'œuvre : un seul professionnel et 70 volontaires.

Et c'est parti pour un nouveau projet enthousiasmant !

Grâce au soutien de la municipalité de l'époque qui vote les dépenses concernant la construction d'une nouvelle caserne de Sapeurs-pompiers, les travaux démarrent : la caserne est construite en un an et demi et inaugurée en 1990. Elle est dotée d'une ambulance l'année suivante. L'enjeu est aussi d'embaucher 5 sapeurs-pompiers professionnels.

Pendant 40 ans, Jean-Michel logera en caserne, avec sa femme Annick, dans des logements de fonction.

Un petit tour dans la rubrique « souvenirs »

Parlons de la sonnerie dans la chambre à coucher, à Lyon. Munie de différents codes, cette sonnerie se déclenchait souvent la nuit et entraînait avec elle la lumière : c'était

son et lumière à domicile !
Parlons aussi de cette intervention à Lyon, durant les événements de mai 68 : Jean-Michel est allé porter secours du côté de la caserne du Cours Lafayette, là où un inspecteur de police s'était fait écraser par un camion lancé par les manifestants.
Je questionne Jean-Michel à propos de moments marquants durant sa carrière lorguaise. Et soit-dit au passage, carrière couronnée par sa nomination de Chef de Centre de Lorgues, Vidauban et les Arcs par le Colonel Lafourcade, en 2002.Il me signale que 70% des interventions sont des secours à la personne. Les pompiers sont parfois confrontés à des drames de la vie : problèmes de cœur, passions dévorantes, désespoirs insurmontables pouvant s'achever sur des suicides ou de crimes personnels.
Spécialisé en plongée, il est intervenu à Lyon pour repêcher les corps de 20 enfants tombés dans le fleuve lors d'un horrible drame.
Pour les incendies, il se souvient d'un terrible incendie en 1990 : parti du Monastère, le feu s'était étendu sur Flayosc. Il mentionne également le feu du Tanneron, en juillet 1985 : 4 pompiers du Luc et un de Cogolin y ont laissé la vie. Sans oublier le gros feu de Tourtour pour lequel on l'a rappelé alors qu'il partait en vacances.
Quant aux accidents de la circulation, il me fait remarquer que les routes sur le secteur sont dangereuses (D562 Draguignan/Carcès - D10 Taradeau/ Salernes, D48 Vidauban/Lorgues et D560 Lorgues/Entrecasteaux). On y déplore hélas des accidents mortels. En ce qui concerne les animaux et les voies publiques, la règle est la suivante : la fourrière pour les animaux errants est gérée par la Police ; les pompiers peuvent intervenir pour transporter un animal blessé chez le vétérinaire.
Jean-Michel se souvient d'un très grave accident, provoquant le décès de 4 personnes, à la fourche de la route des Arcs. Et de cette bonne sœur de Notre-Dame-des-Anges qui après avoir fait deux tonneaux avec sa 2CV était ressortie indemne, grâce à Dieu !
Chers lecteurs, soyons prudents, ne jouons pas les fous du volant, ne laissons pas nos pompiers nous ramasser en mille morceaux au bord des jolies routes lorguaises.
Revenons à nos moutons, je veux dire à notre gentil serviteur, Jean-Michel.
La vie d'un pompier est pleine d'embûches et de dangers et il en sait quelque chose ! A Lyon, il a failli y laisser sa peau car il est passé à travers un plancher. Blessé aux vertèbres, il en porte des séquelles. Il a perdu des copains, disparus non dans le feu mais suite à des accidents.
Sur terre ou sur l'eau, moniteur de secourisme, détenteur de tous les permis bateau, Jean-Michel a toujours répondu présent sur tous les fronts. Il est intervenu sur 6 crashs en montagne lorsqu'il était à Barcelonnette. Et dans le Verdon, il était là aussi lors du crash d'un hélicoptère.
Que devient-il maintenant que l'heure de la retraite a sonné pour lui depuis le 26 avril 2007 ? Eh bien, il travaille toujours, rien ne l'arrête…. Il fait de la formation professionnelle dans le cadre d'une association nationale AGIRabcd. Une à deux fois par an, il part en Afrique et forme des sapeurs-pompiers dans le cadre de l'industrie. Cette activité l'emmène au Congo, en Côte d'Ivoire, au Benin, au Togo, au Maroc, en Tunisie, etc…. Les missions durent deux mois et il part accompagné d'un collègue.
Je demande à Jean-Michel s'il peut me citer quelques anecdotes drôles en connotation avec son métier… « Pas vraiment ! », soupire-t-il. Les moments rigolos, c'est à la caserne, pas au feu !
Et dans ces casernes, il se développe un bel esprit de corps et de camaraderie.
Bien sûr, j'ai envie de le voir de près ce fameux Centre de Secours de Lorgues…
Jean-Michel appelle donc ses collègues mais hélas, il n'y a

Michel Roux et son camion

Intérieur du camion de secours

Coin détente à la caserne

personne ! Ils sont tous partis en intervention sur un feu à Saint-Antonin… un engin agricole dont les défaillances ont provoqué un incendie… C'est donc partie remise et rendez-vous est pris pour le lendemain avec les valeureux pompiers Lorguais.
Le lendemain…
Voilà, on nous attend !
Baptiste, Didier neveu de Jean-Michel, Axel, Nans et Michel Roux, adjoint au Chef nous accueillent. Le Chef, le lieutenant Belkacem Benkouda, est en intervention au Muy pour un feu d'entrepôt.
Il fait beau, on est tous dehors et on savoure un petit café au soleil.
Puis, je m'installe dans le bureau avec M. Roux pour discuter.
Il a commencé comme volontaire en 1982. Il est maintenant adjudant-chef. Et ce choix de métier est héréditaire. Il le tient de son père qui était aussi pompier et habitait près de la caserne.
En 88, Jean-Michel Sorasso débarque avec ce projet de construction d'une nouvelle caserne. Certes, il faut que les choses changent, les rats envahissent les locaux de l'époque, tout est vétuste et il faut agir ! En avant ! Tout le monde met la main à la pâte pour la construction. La livraison a lieu en 1990. La Mairie apporte tout son soutien à cette mise en œuvre.
Je questionne M. Roux à propos de son expérience vécue avec Jean-Michel : quelles leçons peut-on en tirer ?
Voici sa réponse : Le Chef, c'est une main de fer dans un gant de velours. Il est bien carré, il faut apprendre à le connaître. J'ai appris de lui le savoir urbain qu'il avait acquis à Lyon. Il a contribué à l'élaboration d'une caserne fonctionnelle et nous lui en sommes tous reconnaissants. Il sait écouter, il est humain. Laissez-moi vous parler de quelques anecdotes le concernant. Lors d'un feu de forêt, il a disparu devant nous et il est tombé dans un puits rempli à ras du sol. Il en est ressorti, tel un monstre marin, coiffé d'une perruque de mousse sur les cheveux. On lui a décerné le diplôme de « Plongeur en eaux turbides ».
Puis, Michel Roux me fait visiter le Centre, beaucoup plus grand que je ne l'imaginais….
On commence par le coin cuisine / café / détente puis on continue par la visite du bâtiment et des annexes.
Nous passons par les anciens lieux d'habitation de Jean-Michel et de sa famille, à l'époque où la salle Mitterrand n'était pas encore construite. « C'était calme et charmant », me confie sa femme, « avec une jolie terrasse fleurie et ombragée ».
Dans ces locaux, tout est prévu : salles de détente, coin cuisine, chambres de repos avec douches, bureaux pour étudier.
Nous sortons de l'habitat pour aller voir les gros camions rouges et rutilants garés sous un vaste hangar. M. Roux m'explique le fonctionnement de ces engins, conçus à la fois pour une lutte efficace contre le feu et pour une protection maximale des hommes. Les matériaux et les vitres sont étudiés pour résister aux chaleurs extrêmes et assurer la sécurité des pompiers une fois à l'intérieur. C'est impressionnant et rassurant pour ceux qui sont dans le feu de l'action. Je visite également le camion de premiers secours, équipé de matériel de soins d'urgence, de bouteilles d'oxygène, de masques de réanimation
Les pompiers du Centre de Secours font de temps à autre des reconnaissances de bâtiments recevant le public : grandes surfaces, maisons de retraite, médiathèques, etc.…
Vous les croiserez peut-être au hasard de vos promenades…
Et comme le signale cette affiche collée sur les murs de leur caserne :
« Souviens-toi… - Sapeurs-Pompiers de Lorgues - Sans eux, tu ne serais pas là ».
Au revoir, les chevaliers du feu ! Au revoir capitaine Jean-Michel Sorasso ! Merci et respect !

Béatrice BEDIN

L'équipe

La cascade du moulin du milieu une renaissance annoncée

« Qui a eu cette idée folle, un jour d'inventer l'école, c'est, c'est…. Charlemagne » (ce qui est faux, bien sûr) chantait en son temps France Gall.

Pour parodier cette phrase chantante , je dirais : « qui a eu cette idée folle, un jour, de vouloir refaire couler la cascade du moulin du Milieu, c'est, c'est… » Messieurs Nervi père et fils, boulangers émérites de l'avenue Allongue et du Boulevard Frédéric Mistral.

En effet, quelle idée de revoir la seule importante cascade de Lorgues, située route de Sauveclare, quartier des Allemanets, en surplomb de la Florieyes (la route y passe à deux mètres devant), de revoir dis-je, couler et chanter comme avant 2010, (elle coule et chante depuis 1800, sinon encore avant...) année de la grande inondation qui vit une grande partie du canal qui l'alimentait emportée, la faisant taire à jamais. C'était sans compter sur G. et L. Nervi (père et fils) et le Club Cyclotourisme de Lorgues avec quelques autres bénévoles à leur côté.

Mais avant, un peu d'histoire. Le moulin dit du Milieu a été construit à l'aube du 19ème siècle, en 1800 ou peut-être avant, je ne sais pas. C'est un moulin à farine qui fonctionnait grâce à l'eau de la Florieyes menée par un petit canal, à sa grande roue située à droite, invisible maintenant, puisque le moulin fut rasé en 2008/2009 parce qu'il menaçait de s'écrouer sur la voie publique. Ainsi l'eau qui n'allait pas faire tourner la grande roue fut déviée sur la gauche en surplomb de la rivière et année après année une cascade pris forme.

Or donc, voilà que Gérard et Loïc Nervi se sont mis en tête de restaurer le canal d'alimentation en eau avec à leur côté le Club des Cyclo. et quelques autres bénévoles. Ce canal est long de plus d'un kilomètre et serpente à flanc de colline. C'est donc une bonne quinzaine de bénévoles qui, pelles, pioches, jardiniers, truelles, fers tors, sable, ciment, brouettes, s'activent depuis octobre 2017 à réparer l'outrage des eaux furieuses de 2010 qui ont détruit une partie de l'ouvrage et ensablées les 1000 mètres du canal.

Pratiquement, tous les jours, ces « pédaleurs » sont à l'ouvrage selon leur disponibilité, et le travail depuis octobre est significatif. Reste encore beaucoup de travail à faire sur ce canal (il est privé) avant que l'eau ne revienne faire vivre la cascade puisque depuis fort longtemps le moulin, sa roue et ses meules, on cessé de tourner et de moudre.

A la question « A quand la mise en service du nouveau canal ? », c'est dans un bel ensemble que les cyclistes maçons-terrassiers répon dent « en juillet 2018… s'i y a assez d'eau dans Florieyes pour remplir le canal, Vé !!! ».

Allez, les Raymond, Max, Serge, Julien, Yves, Gilbert, Maurice, Gérard, Loïc et j'en oublie (toutes mes excuses !). Encore quelques tours de pédaliers et vous serez en haut de la côte et s'il n'y pas d'elfes ou d'ondines dans la chute renaissante, on pourra ressentir grâce à vous en ce lieu des vibrations enchanteresses. Belle initiative et un grand merci à tous pour la sueur versée jour après jour pour redonner vie à ce coin charmant de notre commune.

Jean-Louis CASCETTA

Le moulin, le canal et la cascade avant 2010

L'abbaye du Thoronet
Au-delà de la célébrité

On a tellement parlé sur l'abbaye du Thoronet, qu'il semblerait que le sujet soit épuisé… et pourtant, quand vous aurez pris connaissance du témoignage de Frère Yves Combeau, vous découvrirez les secrets de son architecture.

Je laisse la parole à Frère Yves Combeau, dominicain, doublé d'un historien du patrimoine :

l'abbaye du Thoronet n'est certes pas un chef-d'œuvre reconnu.

Portée sur la liste des monuments historiques en 1840 par Prosper Mérimée, admirée par Le Corbusier, cette abbaye cistercienne provençale passe pour le modèle de l'architecture de son ordre, la perfection achevée. Et pourtant, la vision contemporaine du Thoronet est à la fois très précise et quelque peu faussée.

Essayons de mieux regarder

En 1146, un groupe de moines cisterciens fonde une abbaye dans un vallon écarté du Var, qui lui a été donné par un seigneur de Castellane.

Les Cisterciens sont exigeants, ils recherchent la solitude et le silence, mais aussi la bonne pierre et du bois en abondance pour le chantier, des terres assez fertiles pour la subsistance des moines et de leurs hôtes.

Ils recherchent également de l'eau courante pour le vivier d'une communauté, qui ne consomme pas de viande, et pour le moulin. Ces exigences sont le résultat de la réforme de Saint-Benoît (1134) et de Saint Bernard de Clairvaux (1139), les deux principales figures du nouvel ordre de Cîteaux : silence et ascèse, dépouillement, travail manuel. Dépouillement, également pour le bâtiment : pas de clocher ou, du moins, pas de grand clocher ; aussi peu de sculpture possible, point de peinture. Les maîtres d'œuvre créent, en quelques décennies, un modèle simple, inspiré du « roman bourguignon », des proportions franches, basées sur le cercle et le carré, une lumière mesurée par des ouvertures soigneusement calculées.

L'église et les salles s'organisent autour d'un cloître carré. Les abbayes cisterciennes sont littéralement conçues en série : le Thoronet doit beaucoup à l'Abbaye de « Mazan » en Ardèche » qui a influencé à son tour Sénanque et Silvacane.

La géométrie est très simple, d'une grande puissance et d'une pureté de lignes. La belle lumière de Provence y pénètre adoucie, mais non affaiblie, donnant aux volumes une poésie difficilement exprimable. La symbolique romane est ici réduite à l'extrême mais toujours significative. Le cloître n'offre aucune afféterie, son « lavabo », la fontaine couverte requise par la règle, présente les proportions d'une borie de berger provençal, l'harmonie de ce cloître saisit tout visiteur.

Regardons un peu mieux

L'effet du Thoronet est tel que son dépouillement, sa rigueur sont devenus archétypes. Le radicalisme de Saint Bernard a été rogné !

En effet, une église romane était, à son époque, un édifice de couleurs vives de haut en bas, son sanctuaire lambrissé de bois, ses galeries fermées l'hiver par des tapisseries. Pour nos ancêtres du XIIème siècle, Bernard confondait nettement église et grange ! Quant à nous, nous sommes fascinés par un volume auquel il manque les salles, les autels et les innombrables tombeaux. Le XXe siècle, idéologue, a voulu faire du Thoronet un modèle de toute église. Sans doute parce qu'il offrait à l'époque du béton et des lignes droites, une sorte de miroir médiéval.

Quelles leçons nous donne le Thoronet ?

Celle d'une beauté sobre, mais extrêmement réfléchie, plus savante qu'elle ne paraît et de bon sens. Celle de l'attention à la réalité sensible, le soleil, le vent, le grain de la pierre. Celle de la modestie d'un travail lent, à mains nues, dans l'obéissance à des règles.

En art sacré, il n'y a pas de perfections. Il y a des réussites qui nous invitent, non pas à les reproduire mais à aller vers des formes nouvelles.

Frère Yves Combeau, dominicain, historien.
Etude condensée et résumée par Robert BADIN

L'agneau qui ne voulait pas être un mouton

Les ouvrages de littérature de jeunesse sélectionnés par le Ministère de l'éducation nationale sont précieux et incontournables pour nos jeunes scolaires. Aujourd'hui l'oubli, la peur, l'incompréhension, le silence m'ont fait penser à une très belle histoire de Didier Jean et Zad « l'agneau qui ne voulait pas être un mouton ».

Depuis toujours les moutons se font dévorer par le loup. Tout le monde est d'accord là-dessus.
- Alors quand le loup a emporté le mouton malade, on n'a rien dit parce qu'on n'était pas malade
- Quand il s'est attaqué au mouton noir, on n'a rien dit parce on n'était pas noir
- Mais quand le loup a englouti le bélier, là on s'est dit que notre tour allait bientôt arriver…

« Depuis toujours le soleil se levait et se couchait sur nos toisons. Nous vivions dans ce pré, nous les moutons on aurait dû se méfier, se serrer les coudes quand on a vu le loup roder, mais on a continué à brouter. Un soir, le loup pénétra dans l'enclos et dévora le premier mouton, il était malade, alors…

On oublia et la vie reprit son cours.

Cependant, un jour le loup revint et mangea un autre mouton à pelage sombre, il faisait tache au milieu du troupeau. On a baissé la tête, on n'a rien dit. Et les journées continuèrent avec le soleil et la nuit et on oubliait toujours le loup, jusqu'au jour où il s'attaqua au mouton à trois pattes, à celui qui louchait et même à une brebis et ses petits. Alors on commença à s'inquiéter. Le bélier se voulant rassurant, indiquait que le loup ne s'attaquait qu'aux plus faibles.

Mais le loup malin emporta, dans la nuit, le bélier au fond du bois ; désespérés, effrayés, qu'allions-nous devenir ?.

Soudain le plus jeune d'entre-nous s'écria : « Réveillez-vous, demain il sera trop tard pour résister nous sommes nombreux, il faut lui tendre un piège au lieu de pleurnicher. Battons-nous ensemble, nous arriverons à nous débarrasser du loup même si le risque est grand ».

Alors au soleil couchant, à l'apparition de la bête, nous gardâmes la tête baissée sans broncher, et soudain le petit agneau se moqua du loup, lui tira la langue et lui fit les pires grimaces. Le loup furieux et énervé bondit sur ce « riquiqui » qui fort rusé se mit à courir très vite aidé par les vieux, les éclopés, les jeunes qui narguaient le loup pour l'attirer jusqu'au bout du pré, vers la mer. Aveuglé par la colère, à bout de nerfs, il tomba de la falaise vers l'océan où il disparut à jamais ».

Ne jamais baisser les bras
Ne jamais s'avouer vaincu
Ensemble on peut, isolé c'est difficile
Ne restons pas dans le silence

Claude CROYET
(Souvenir Francais de Lorgues)

La saga de l'aspirine

Les vertus curatives des décoctions de feuilles de saule blanc (Salix alba) sont connues depuis l'antiquité. Le célèbre médecin grec Hippocrate (environ 460 – 377 avant J.C.) en préconisait déjà l'absorption pour faire baisser la fièvre et calmer les douleurs. Mais il faut attendre 1829 pour qu'un pharmacien français, Pierre Joseph Leroux, parvienne à isoler le principe actif et le baptise « saliciline » mais l'utilisation thérapeutique de l'acide salicylique ne rencontre pas le même succès attendu car ce dernier provoque des brûlures d'estomac et des irritations de la bouche et des intestins.

En 1853, le chimiste français Charles Gerhardt réussit à synthétiser le dérivé acétylé de l'acide salicylique mais sa méthode est difficilement réalisable à grande échelle et il abandonne en 1856.

En 1897, Félix Hoffmann un jeune chimiste allemand qui travaille pour les laboratoires Bayer, reprend les travaux de Gerhardt dans le but de résoudre le problème de l'intolérance à l'acide salicylique.

Le 10 août, il met au point une molécule de synthèse de l'acide acétylsalicylique : l'aspirine est née le 6 mars 1899, Bayer en dépose le brevet et lance sa commercialisation dès l'année suivante.

L'aspirine arrive en France en 1908. Elle est distribuée par la Société des Usines du Rhône, fabriquée dans son usine de Saint-Fons, banlieue sud de Lyon. Son succès est tel qu'à l'issue de la première guerre mondiale, une clause du traité de Versailles stipule que dans certains pays, dont la France, le procédé de sa fabrication doit tomber dans le domaine public

L'aspirine est aujourd'hui le médicament le plus consommé au monde.

En 2007 = 80 milliards de comprimés.

Aujourd'hui l'aspirine du Rhône 500 mg est fabriquée par Bayer Bitterfield GMBH en Allemagne.

Le nom « maison » de l'aspirine pour Rhône-Poulenc était « RHODINE ».

Antoine PAYET

La grille d'Antoine

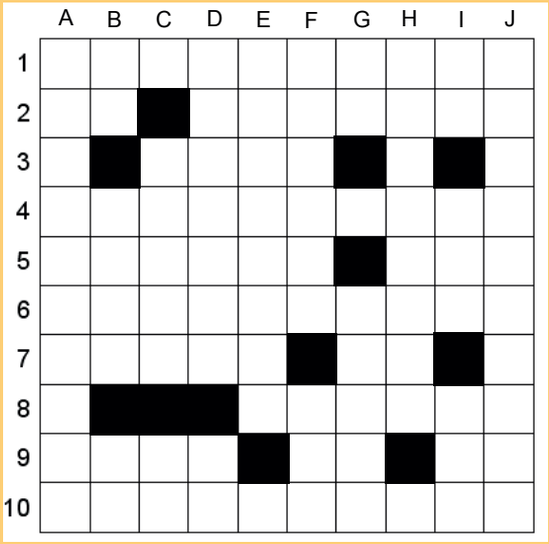
N° 136 Par **Antoine Payet**

Horizontalement

1. Il est toujours derrière.
2. Petit ruisseau. Le jasmin ou l'olivier.
3. Carburant.
4. Tailladent.
5. Pour éteint.
6. Outil de paveur.
7. Vraie (en mélange). Règle.
8. Tout pour la nièce.
9. Auto à reconstruire. Entre Pierre Paul. Entre Toi Moi.
10. Gardés en bon état.

Verticalement

A. Elle est toujours devant.
B. Pour le choix. Pas aujourd'hui. Berge.
C. Femme africaine. Do.
D. Assaut. Etalon.
E. Pour un scrutin.
F. A lire deux fois. Démonstratif.
G. Deux voyelles. A perdu la tête.
H. Deux pour la pâtée.
I. l'Union Européenne. Fleuve. Dieu sans tête.
J. Etroits.



Solution du n° 135

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	G	O	U	G	N	A	F	I	E	R
2	R	O	T	E	■	G	R	E	V	E
3	O	■	E	N	T	R	E	■	I	S
4	G	E	N	E	R	A	L	I	T	E
5	N	S	■	R	E	N	E	■	E	R
6	E	■	E	A	I	D	■	L	E	V
7	M	O	R	T	A	I	S	E	■	I
8	E	T	S	I	L	■	A	G	E	S
9	N	E	R	O	L	I	■	E	S	T
10	T	R	A	N	S	P	O	R	T	E

ADRESSES UTILES

Mairie de Lorgues
Tél : 04 94 85 92 92
www.lorgues.fr
C.C Action Sociale 04 94 85 92 77
ccas@lorgues.fr 78 ou 79

Médicaux
Para Médicaux

Médecins
- Bernard J.P. 04 94 73 70 27
- Decroocq D. 04 94 73 95 74
- Grouiller G. 04 94 73 70 27
- Isvanca E. 04 94 73 70 30
- Laure Ch. 04 94 73 70 27
- Richez F 04 94 73 70 27
- Thirion F. 04 94 73 95 95

Rhumatologue
- Joïta M. 04 94 47 41 38

Chirurgiens-dentistes
- Clément-Ricard M. 04 94 73 99 83
- Domart F. 04 94 73 71 64
- Lion J.F. 04 94 73 26 00
- Risso X. 04 94 73 26 00
- Roguet J.F. 04 94 73 27 32

Laboratoire d'analyses médicales 04 94 60 47 70

Pharmacies
- Barthélemy F.X. 04 94 73 70 31
- De L'Arsenal 04 94 73 58 05
- Saint-Férréol 04 94 73 72 97

Infirmiers (es) à domicile
- Bardaji P. 06 26 64 11 89
- Bianco N. 06 10 50 49 12
- Boulleret L. 04 94 67 64 22
- Brunet P. 04 94 73 90 90
- Cretegny I. 04 94 73 90 90
- Delattre M.F. 04 94 73 90 90
- Duclerc W. 06 63 24 49 91
- Ferrero L. 06 01 44 42 79
- Frere D. 04 94 73 90 90
- Habary C. 04 94 73 90 90
- Lakhal R.D. 06 82 31 87 31
- Magnan M.M. 04 94 67 64 22
- Marivoët C. 04 94 67 64 22
- Pedroni S. 06 09 59 34 28
- Roberto 06 95 13 11 14
- Roux C. 04 94 73 90 90
- Siard A. 04 94 73 90 90
- Tesson C. 04 94 73 90 90
- Urquiza M.J. 04 94 73 90 90
- Van Rompaey M. 06 83 12 65 91
- Wispelaere J.P. 04 94 73 90 90

S.S.I A.D. (service de 06 08 80 12 10
soins infirmiers à domicile) 04 94 73 90 39

Service de soins à domicile pour personnes âgées 06 08 80 12 10
et handicapées 04 94 73 90 39

Psychanalystes
- Crouzillat J.-P. 06 87 70 12 48
- De Witte K. 06 89 60 71 83
- Hardouin G. 06 43 43 83 13

Psychothérapeutes
- Amand-Jules C. 06 63 89 03 10
- Rougemont C. 04 94 47 95 14
- Tosi E. 06 77 20 06 91

Psychothérapeutes
hors du cadre réglementé
- Bruyant M. 06 75 05 16 13
- Massei C. 04 94 67 62 29
- Sabben M. 06 71 38 41 07

Psychologue
- Perez J. 06 73 40 70 45
- Petit M. 06 09 03 48 29
- Rougemont C. 04 94 47 95 14

Orthopédiste podoorthesiste
- Guillemard M. 04 94 47 49 44

Orthophonistes
- Galy I. 04 94 73 96 72
- Ludier-Mrani A. 04 94 73 20 84

Etiopathe
- Boitard J.M. 06 20 47 12 73

Kinésithérapeutes
Ostéopathes
- Bernard F. 04 94 67 66 27
- Dardenne L. 04 94 85 10 17

Kinésithérapeutes
- Aumonier P. 06 68 54 85 21
- Belotte G. 04 94 85 22 53
- Gauriat H. 04 94 85 22 53
- Losson P. 04 94 70 84 57
- Méhois Y. 04 94 84 37 99
- Silvy O. 06 63 37 82 70
- Stoffaneller M.J. 04 94 73 72 32
- Marchenoir I. 06 12 05 20 36

Ostéopathes
- Chastanier M. 04 94 73 94 78
- Combes S. 04 94 68 00 14
- Dallée A.C. 04 94 68 04 17
- Guillet-Lhermitte J.F. 04 94 73 94 78

Pédicure Podologue
- Ernoux F. 04 94 47 02 37
- Toulliou C. 04 94 73 79 16

Médecine traditionnelle Chinoise
- Moulard J.P. 06 03 18 59 71

Audioprothésiste
- Metzinger M. 04 94 47 00 27

Diététicienne
- Allègre M. 06 03 28 69 18

Nutrithérapeute
Naturodiététicienne
- Buwaj K. 04 94 47 57 18

Prothésiste capilaire
- Moulet B. 04 94 84 36 55

Sophrologue
- Dehan E. 06 77 77 53 46

Réflexologue
- Campion A.M. 06 76 26 51 68
- Robion H. 06 84 15 11 13

Déblocage musculaire
- Mortelette J. 07 89 30 06 22

Thérapies manuelles & énergétique traditionnelle chinoise
- Bonvalot V. 06 85 22 92 82

Hypnothérapeute
Dambra J.M. 06 80 65 47 63
Duding S. 06 07 34 82 80
HYPNO PROGRESS 06 32 60 47 16

Vétérinaires
- Chabaud M. Guirard L., 04 94 73 96 32
- Jean É., Postec R. 04 94 73 96 32

Gendarmerie ***17*** ou 04 94 73 70 11

Police Municipale ***89*** ou 04 94 85 92 88

Pompiers ***18***
Centre de secours 04 98 10 40 78
Centre anti-poison 04 91 75 25 25
La Poste 3639
Multi-accueil
Lou Pitchounet 04 94 67 62 69
Trésor Public 04 94 39 00 40
Médecins de garde ***15***
Urgences nocturnes et jours fériés 04 98 10 40 78 ou ***18***

Transports
- Ambulances C.A.V. 04 94 73 24 88
- Ambullances Lorguaises 04 94 73 77 38
- Taxi Christophe P. 06 09 57 43 16
- Taxico 06 08 63 13 43
- Taxi Serge 06 85 11 03 84
- S.N.C.F. (Renseignements) 36 35
- TED petit Bus : Appel gratuit

Vivre à Lorgues

Rédacteurs
Robert Badin, Béatrice Bedin, Jean-Louis Cascetta, Gisèle Esplandiu, Jean-François Humblot, André Lagier, François Lenglet, Michel Mathieux, Antoine Payet, Marc Tendille, Fabrice Tosi, Les élèves de la cité scolaire Thomas Edison.

Directeur de publication
Claude Alemagna

Secrétariat
Doris Bonardi.
04 94 60 13 02

Maquette
Alain Bonardi.
06 85 87 34 50

Imprimerie
Zimmerman

Office de Tourisme-Syndicat d'Initiative Tél. : 04 94 73 92 37
synd.initiative.lorgues@gmail.com Fax : 04 94 84 34 09
www.lorgues-tourisme.fr

Secours Catholique 7, rue du Collège (répondeur) 04 94 84 04 87

Sécurité Sociale mairie annexe, Place Neuve
(Voir calendrier du mois) 04 94 85 92 77

Centre Départemental pour l'Insertion Locale
(C.E.D.I.S.) : mairie annexe, Place Neuve
Sur rendez-vous 04 94 85 92 77

Centre de Solidarité Sociale
Sur rendez-vous 04 94 99 79 10

Consultation de nourrissons, P.M.I.
Sur rendez-vous : 04 94 50 90 55

Conciliateur de Justice mairie annexe, Place Neuve
Sur rendez-vous 04 94 85 92 77

Mission d'Animation, C.L.S.H.
Rue de la Trinité. 04 94 73 99 18

Mission Locale Relais Jeunes, Place d'Entrechaus
mardi matin de 9h à 12h. 04 94 76 96 89

DÉCHETS
Quai de transfert de Mappe
Route de Carcès, à 4,5 km de Lorgues.
Décharge privée Ste-Anne
Information, Tarification :
V. Henry : 04 94 50 50 50 et 06 89 72 77 31

Ramassage des « encombrants »
Sur rendez-vous 0800 18 34 13